

« J'étais terrifié de voir un visage par l'intérieur, mais je redoutais davantage encore d'apercevoir la tête nue, écorché, dépourvue de visage »  
Rainer Maria Rilke

Le visage, et c'est l'hypothèse de départ, n'est pas - pas plus dans l'univers artistique qu'ailleurs - un objet parmi d'autres. Étroitement surveillé et protégé, il est le dernier maillon de la chaîne qui nous relie à la tradition humaniste. Ainsi toute transformation du visage produit-elle un effet immédiat et ne nous laisse-t-elle jamais indifférent. Même de nos jours, où l'art a tendance à saisir l'anonymat plutôt que la spécificité, le passant plus que la personne, où nous prétendons que le sujet n'est qu'un prétexte, la figure humaine échappe à l'emprise de la banalisation. Inévitablement, elle provoque en nous une sensation qu'aucune autre œuvre ne produit : celle d'un dialogue avec notre semblable, aussi réduit soit-il.

Dès le XX<sup>e</sup> siècle, le visage ne reste pas insensible à la déformation que pratiquent les divers mouvements d'avant-garde. Qu'il s'agisse du cubisme ou du futurisme, fauvisme ou expressionnisme, la face se transforme en un puzzle constitué de facettes. Ironie de l'histoire, ce sont les gueules cassées de la Grande Guerre, ces témoignages atroces de la boucherie mondiale qui achèveront, on ne peut plus tragiquement, ce travail.

Quelques décennies plus tard, traumatisés par l'autre grand massacre qui a marqué notre ère, les créateurs offrent un spectacle effarant, celui de la défiguration. Ce terme, et ceci est déjà inscrit dans son étymologie, décrit un geste qui entretient un rapport particulièrement violent avec la figure humaine. Bacon, Giacometti, Fautrier sont probablement la réaction la plus immédiate et la plus directe aux récentes horreurs, à la violence de l'histoire, à la débâcle.

Puis, la figure humaine subit toutes les métamorphoses ; les traits faciaux ont été déformés ou éradiqués, le visage raturé ou surchargé, enseveli ou évidé ; la représentation disparaît pour laisser place à l'apparition, au fantôme. D'autres visages choisissent le chemin de l'effacement. Portraits sans visage, visages sans traits, ces têtes, ces faces s'approchent les unes des autres dans un lent mouvement de disparition.

A la limite du supportable, ces transformations marquent la rupture d'un « contrat » fondamental – celui des liens d'intimité entre le visible et sa représentation, du rapport de complicité entre le représenté et le représentant. La dissolution du visage comme la disparition du portrait sont le symptôme d'une crise historique et sociale menaçant la possibilité d'existence d'un sujet. En d'autres termes, destituer la face est aussi destituer l'individualité.

Mais, peut-être, on peut y voir aussi une façon d'obstruer définitivement toute tentation d'attribuer à la figure humaine une expression précise et codifiée, de couper court à tout jeu de devinette psychologique, bref un dernier effort pour abolir le cliché « visage, miroir de l'âme » ?

Quoi qu'il en soit, peut-on dire que le visage ou encore plus le portrait disparaissent entièrement ? Que les révolutions artistiques du dernier siècle entraînent son éclipse complète ? Les quelques exemples choisis pour notre exposition (Tal-Coat, Max Neumann, Emmanuelle Perat...) sont des déclinaisons sur le thème de l'Autre Visage. Ces artistes poursuivent inlassablement une pratique apparemment désuète, continuent à traiter ce genre menacé. Cependant, leurs portraits ont peu en commun avec la tradition. Les effets de ressemblance avec le genre humain n'apparaissent que par bribes, ça et là, presque par inadvertance et ne répondent plus à l'étymologie admise du portrait (trait pour trait). Dès lors, tout le problème dans le portrait et sa « ressemblance résiduelle » consisterait à déterminer jusqu'où on peut aller trop loin sans irréversiblement détruire la reconnaissance du visage. Faut-il s'étonner qu'on soit justement fasciné par les effigies qui vont à rebours du visible et qui défient toutes nos attentes ? Faut-il penser que malgré tout et contre tout le visage continue de nous intriguer par son aspect énigmatique ?

Autrement dit, faut-il croire que si parfois sa présence est moins remarquée, si parfois il "perd sa face", alors en dernière instance, tel un Phénix, il renaît toujours de ses cendres.

Itzhak GOLDBERG

Professeur en histoire de l'art à l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne